

I

Éphèse, Turquie, 5 mai

Le soleil n'était pas encore levé. Mais à l'abri de l'horizon, il projetait déjà ses premiers feux pâles sur les affleurements rocheux de la côte Egéenne. La plaine, jadis recouverte par la mer baignant les villas du Mont Coressos et les murs du temple d'Artémis, sommeillait dans un halo bleuté. Lentement, les vestiges d'Éphèse sortaient de l'ombre.

Debout au sommet du Mont Pion, Gürcan Arınç contemplait le paysage sublime avec satisfaction. Il inspira à pleins poumons l'air frais du matin, empli des senteurs de terre humide, de l'odeur délicate de l'aubépine sauvage. Le soleil avait bruni son visage de cinquantenaire à la peau épaisse. Sa nuque droite, ses cheveux noirs et lisses, coupés court, rebiquant sur le sommet du crâne comme de jeunes épis vigoureux, et ses yeux effilés, comme enfoncés derrière le mur des pommettes, rappelaient le cousinage antique entre Turcs et Mongols ou les masques d'or de Mycènes et de Thrace, aux faces plates et aux yeux en amande.

Mains sur les hanches, l'archéologue se rejouait comme il l'avait déjà fait cent fois, la scène d'une Éphèse bourdonnante, opulente, joyeuse, l'air saturé des cris des marchands et des bêtes. Au zénith de sa gloire, la cité avait compté jusqu'à trois cent mille âmes.

Derrière un relief à sa droite, Gürcan devinait les vestiges du stade où s'étaient déroulées les compétitions athlétiques et les Jeux. À cette occasion, le virage était aménagé en arène elliptique. Chasses exotiques le matin, exécutions de condamnés à la mi-journée, combats de gladiateurs l'après-midi. Les chrétiens y avaient payé un lourd tribut ; aussi, une fois au pouvoir, avaient-ils dépouillé sans hésiter le stade de ses pierres pour édifier les églises de la ville.

Devant lui, en bas du versant ouest, le théâtre était déjà visible, grandiose, dominant le cœur de la cité de ses vastes épaules de pierre. Des combats y avaient également eu lieu sous les yeux de vingt-cinq mille spectateurs surexcités, après la rituelle procession de la rue de Marbre, parcourue sous les acclamations par ceux qui allaient mourir.

Le regard de Gürcan longea la Voie Arcadienne aux larges dalles de marbre blanc menant au port, que le recul de la mer à plusieurs kilomètres avait condamné. Les ruines de la tour de saint Paul où le prêcheur avait été emprisonné s'élevaient au-dessus des quais comme un amas de pierres en équilibre instable.

C'était dans la province romaine d'Asie, et plus particulièrement à Éphèse, que la Chrétienté avait bâti son assise la plus solide après la mort de Jésus. Selon les sources, Paul avait séjourné trois ans dans la région d'Éphèse. Accusé d'athéisme par la corporation des orfèvres, c'était dans ce théâtre qu'il avait dû se défendre ; Marie, la mère de Jésus, avait vécu jusqu'à la fin de sa vie sur une montagne voisine où une chapelle occupait de nos jours l'emplacement supposé de sa maison. L'apôtre Jean avait achevé sa longue vie ici et l'on pouvait visiter son tombeau non loin de là, à Selçuk. Des lettres de Pline le Jeune attestaient de l'étonnante rapidité avec laquelle la religion chrétienne s'était implantée en Asie Mineure.

Gürcan était fasciné par le mystère que représentait l'équipée de cette poignée d'hommes et de femmes quittant la Judée avec leur parole pour seule arme. En quelques dizaines d'années, ils avaient converti des centaines de milliers de personnes dans tout l'Empire, propageant leur foi au point de devenir une préoccupation pour le pouvoir. Les chroniqueurs romains rapportaient de nombreux cas d'hommes et de femmes endurent mille souffrances sans renier leur nouveau Dieu. Très vite, s'étaient convertis des notables dont on était sûr que ce n'étaient pas de dures conditions de vie qui les poussaient vers une mystique du bonheur éternel. La souffrance existentielle de l'homme avait œuvré en profondeur, amenant les êtres à rechercher une paix que leur vie et les dieux romains, grecs, anatoliens, asiatiques et perses ne leur offraient plus.

Plus que l'histoire de Jésus, c'était la puissance de l'impact qu'avait eu le message des apôtres, qui pour Gürcan constituait un miracle. Cette région bruissait des chuchotements des messes secrètes, des prières murmurées dans les grottes et dans la maison de Marie, des appels de cellule à cellule de ceux qu'on avait arrêtés, des questions posées par des autorités locales incrédules face à l'obstination des convertis. Et par-dessus ce bruissement, dans les esprits des Romains impuissants face à la multiplication des fidèles, Gürcan percevait le choc d'un Empire à son apogée contre l'Église naissante.

Aussi était-il heureux d'avoir fait confiance à son flair trois mois plus tôt. Lorsqu'il avait remarqué une conformation singulière de pierres de fondations dans la crypte où avait été enterré Celsus, Proconsul d'Asie, sous la bibliothèque portant son nom, Gürcan avait pesé de tout son poids pour obtenir l'autorisation d'entreprendre des fouilles. Et depuis un mois, dans les murs de la crypte, il avait découvert des niches scellées contenant parchemins

et papyrus, dont de nombreux textes chrétiens : évangiles de Marc et Matthieu en grec, évangiles et apocalypses apocryphes de Philippe, Barthélémy et Jacques, cette dernière en copte, plusieurs Apocalypses de Jean, d'une époque où le canon du Nouveau testament n'était pas encore défini. Il s'était empressé d'envoyer les pièces les plus intéressantes pour analyse à des confrères sûrs : William Fisher à Paris, Lothar Ganz à Munich, qui devaient recevoir leur précieux courrier ces jours-ci, et son assistant à l'Université d'Istanbul. Diviser le travail permettait d'obtenir des résultats plus rapides.

Gürcan regarda vers la gauche, après le grand forum et la porte de Mythridate et Mazeus, deux esclaves affranchis devenus assez riches pour offrir ce monument à la ville. Il aperçut la superbe façade de la bibliothèque de Celsus, avec ses statues de muses et ses proportions étudiées pour renforcer la majestuosité du monument. Dans les années soixante-dix, elle avait été relevée par les Autrichiens, détenteurs d'une concession de fouilles depuis un siècle. Son équipe l'attendait là, dans les sous-sols de la bibliothèque. Comme un premier rayon de soleil lui chatouillait agréablement le dos, il s'étira, bras levés au-dessus de la tête et poussa un grognement satisfait. Puis il entama sa descente.

Les linteaux gravés à moitié enfouis dans la terre, les morceaux de chapiteaux ouvragés, les pierres éparses devinrent murets, puis hauts murs à étages. Il se retrouva dans une ruelle d'Éphèse. Il tourna à droite dans la rue des Courètes et descendit vers la bibliothèque fermant la voie. Il enjamba les chaînes marquant la zone interdite au public, gagna l'arrière du bâtiment à l'angle des murs nord et ouest puis, se faufila dans l'étroit passage menant à la crypte, goûtant la fraîcheur agréable du sous-sol.

Au bas de l'escalier, il distingua d'abord les trois ouvriers qui travaillaient sous la voûte simple. Au centre de la salle trônait

l'imposant sarcophage de marbre de 2,68 m de long, 1,10 m de large et 1,75 m de haut. Il était ciselé d'élégantes guirlandes de fleurs, portées par des figures d'Éros et Niké. À l'intérieur se trouvait la dépouille de Celsus. Le Proconsul d'Asie de 106/107. Consul de Rome en 92, il avait été un protecteur des arts et des lettres, raison pour laquelle son fils Julius Aquila lui avait offert une bibliothèque comme Mausolée. La crypte et son sarcophage avaient été construits en premier, puis la bibliothèque par-dessus, l'entrée de la crypte étant trop étroite pour une insertion du sarcophage a posteriori.

Gürcan fit un signe de tête à son confrère Constantin Katsidakis, qui, l'air grave et impatient, contourna le sarcophage pour le rejoindre. Constantin était petit, les cheveux poivre et sel, l'œil noir, les nerfs à vif comme tout véritable Athénien. À cinquante-deux ans, il conservait la vigueur d'un jeune homme. Gürcan le considérait comme le meilleur spécialiste du monde hellénique d'Asie Mineure. Il avait pourtant eu du mal à l'imposer dans son équipe. Son ministère de tutelle eut préféré n'importe qui sauf un Grec. Mais l'autorité de Gürcan avait eu raison des oppositions. Ils observèrent la machinerie mise en place la veille, constituée de treuils, poulies, attaches renforcées, le tout alimenté par un moteur diesel placé à l'extérieur.

– Alors c'est le grand moment ? dit Gürcan.

– C'est maintenant, souffla Constantin.

Gürcan donna un ordre et un ouvrier fila hors de la crypte. Un instant plus tard, on entendit le bruit sourd du diesel. Gürcan s'accroupit devant un boîtier de commande, appuya sur un gros interrupteur rouge et un bruit strident emplit la pièce. Les filins se tendirent. Deux projecteurs de cinq cents watts illuminèrent soudain le sarcophage.

Son couvercle descellé la veille s'ébranla. Il se souleva d'un millimètre, deux, tangua légèrement. Gürcan serrait les dents, craignant un incident à chaque instant. Il posa la main sur l'épaule de Constantin et celui-ci la tapota sans rien dire, les yeux rivés sur le sommet du tombeau. Il y eut un bruit sourd de pierre raclée et le couvercle commença à bouger latéralement. Le cœur de Gürcan bondit. Dans son village d'Anatolie où abondaient les légendes, sa grand-mère lui avait appris qu'il ne faut pas déranger les morts. Et il sentait une culpabilité très ancienne lui pincer le ventre. Les ouvriers guidèrent l'énorme plaque de marbre avec mille précautions. Gürcan s'accroupit à nouveau et appuya sur le coupe-circuit. La crypte redevint silencieuse. Le bruit lointain du diesel ressemblait à un grondement sous leurs pieds, provenant tout droit du Royaume d'Hadès. L'énorme couvercle en suspens ne surplombait presque plus le sarcophage. Gürcan marcha vers l'escabeau placé sur l'un des flancs du tombeau. C'est à lui que revenait l'honneur de découvrir l'ancêtre. Le tombeau s'ouvrait à lui au fur et à mesure qu'il montait. Une marche, deux, trois... Il se pencha à l'intérieur et une bouffée de joie l'envahit. Les yeux humides, il avait la satisfaction d'un aboutissement. Toutes ces années d'études, ces luttes universitaires, toute sa détermination l'avaient conduit là, devant ce passé émouvant et si proche. Il enfila chaussons, gants, bonnet aseptisés et s'empara de planches de plastique stériles de différentes tailles. Puis, il se laissa lentement glisser à l'intérieur du cercueil de marbre blanc.

Sous ses yeux, le squelette de Celsus reposait, recouvert de pourpre réduite à quelques filaments épars par dix-neuf siècles d'attente. Certains os étaient réduits à l'état de poudre mais les mains étaient nettes, croisées sur la poitrine. Elles semblaient tenir quelque chose. Gürcan cala ses pieds sur les flancs du sarcophage et

s'accroupit doucement pour mieux voir. Le crâne de Celsus le fixait de ses orbites vides et un frisson lui parcourut l'échine.

– Pardonne-moi, murmura Gürcan.

Il se pencha un peu plus vers l'objet que le mort serrait entre ses bras et ses yeux s'agrandirent de stupeur.

– Allahim ! Incroyable !

Les mains du chef romain reposaient sur un codex dont la couverture indiquait en capitales grecques :

ΑΠΟΚΑΛΥΨΙΣ ΙΩΑΝΝΟΥ,
l'Apocalypse de Jean.

Gürcan approcha une main tremblante et vit une ombre glisser sur le caoutchouc pâle de son gant.

II

Gürcan retira vivement sa main de la dépouille.

Quelque chose avait-il bougé au-dessus de lui ?

Tu es trop émotif, tu vas finir par faire une bêtise, pensa-t-il en regardant le fragile édifice des ossements, du tissu et du livre.

Sa découverte allait faire du bruit : dès les débuts du deuxième siècle, l'un des premiers personnages de l'Empire avait emporté l'Apocalypse de Jean dans sa dernière demeure.

Le texte le plus mystérieux du Nouveau Testament. Celui qui avait fait couler le plus d'encre et qu'aucun exégète n'était parvenu à déchiffrer d'une manière satisfaisante. De hauts dignitaires étaient donc déjà proches des chrétiens, voire convertis dès la fin du premier siècle ! Voilà qui allait singulièrement enrichir l'histoire des débuts du christianisme dans l'Empire. Et c'était un musulman qui allait y contribuer. Ça va en contrarier plus d'un, pensa-t-il en souriant.

Oubliant la gloire et ses confrères, il s'approcha à nouveau de la dépouille et posa ses doigts sur la reliure de l'Apocalypse serrée entre les bras du défunt. Il en éprouva doucement la résistance. Puis il vérifia l'état de conservation de chaque millimètre carré apparent. S'emparant des planches de plastique, il commença à en glisser une sous les premières phalanges d'une main du Proconsul.

Il poussa très lentement jusqu'à ce que la main soit entièrement sur la planche et poursuivit par le bras jusqu'au coude. Deux phalanges de l'auriculaire se détachèrent et il se força à ne pas les rattraper afin d'éviter d'autres dégâts. Les osselets glissèrent entre la cage des côtes jusqu'au fond du sarcophage.

– Fait attention, se gronda Gürcan.

Il souleva doucement la planche d'à peine un demi-centimètre au-dessus du manuscrit puis la fit pivoter pour ôter le bras entier. Le coude sortit légèrement de son logement. Moindre mal, se dit Gürcan en déposant planche et avant-bras le long du corps de Celsus. Il répéta l'opération pour l'autre bras et le codex fut bientôt libéré. Le cœur battant, il posa les mains de chaque côté de l'ouvrage, fit légèrement pression en glissant le bout des doigts sous la reliure et exerça une traction imperceptible vers le haut pour s'assurer que le livre pouvait être détaché du squelette et des restes de pourpre sans dommages. Il respira profondément à plusieurs reprises pour faire le calme en lui et éviter de trembler. Enfin, il souleva le codex et remarqua d'autres petits parchemins coincés dans le sternum. Les yeux brillants d'émotion, il souleva délicatement la couverture pour voir s'il retrouverait les premiers mots qu'il connaissait par cœur : *Révélation de Jésus Christ : Dieu la lui donna pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt...* Oui, ils étaient bien là...

Il y eut un frôlement.

Une ombre sur la paroi du sarcophage.

Cette fois, il n'avait pas rêvé. Gürcan leva les yeux. Il observa les rebords de marbre un mètre plus haut et fut surpris par l'absence de Constantin. Ne voulait-il pas voir ?... Il réalisa soudain que la crypte était étonnamment silencieuse.

Poussant doucement sur ses cuisses, il se redressa lentement, tenant le précieux ouvrage contre lui. Il arriva à hauteur du rebord et

son sang se glaça : deux yeux verts le fixaient à l'abri d'une cagoule noire.

– Qu'est-ce que... Constantin ! hurla-t-il.

Aucune réponse. L'homme cagoulé monta une marche, pointa une arme vers lui et fit signe de donner le manuscrit. Gürcan serra son trésor contre lui. L'homme approcha une main et saisit un coin du codex.

– Je vous le donne ! cria Gürcan, inquiet pour l'intégrité du livre.

L'homme prit le livre avec délicatesse puis de sa main armée, il frappa sèchement Gürcan à la tête. L'archéologue s'effondra, fracassant les os du Proconsul et, avant de perdre conscience, il vit le crâne de Celsus face à lui, qui, mâchoire ouverte, semblait vouloir révéler un secret vieux de deux millénaires.